

le portique

Le Portique

Revue de philosophie et de sciences humaines

28 | 2012**La beauté des villes / La ville de l'étranger**

« La Beauté de/dans la ville »*“Beauty of/in the city”**„Die Schönheit der Stadt, die Schönheit in der Stadt“***Benoît Goetz**

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2566>

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 8 février 2012

ISSN : 1283-8594

Référence électroniqueBenoît Goetz, « « La Beauté de/dans la ville » », *Le Portique* [En ligne], 28 | 2012, document 1, mis en ligne le 08 mai 2014, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2566>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Tous droits réservés

« La Beauté de/dans la ville »

“Beauty of/in the city”

„Die Schönheit der Stadt, die Schönheit in der Stadt“

Benoît Goetz

- 1 Comme le cosmos des anciens, comme le corps humain, la ville est une configuration que l'on rapporte spontanément à la beauté ou, du moins, à sa possibilité éminente : *Kallipolis* (la « belle cité » de Platon). Le nom de « ville » semble attirer à lui, comme un aimant, celui de « beauté ». Telle était, du moins, une idée de la ville qui a traversé l'Antiquité, le Moyen Âge et la Renaissance. La ville, la grande ville, ce « gouffre de l'espèce humaine » (Rousseau), a pu ensuite devenir synonyme d'enfer, d'horreur, de chaos. Notre appréhension de la ville vacille de l'émerveillement à l'effroi, mais nous savons qu'il nous est devenu impossible de lui échapper, et qu'elle est notre destin. Pouvons-nous encore espérer y rencontrer quelque beauté ? Et de quel point de vue ? Cette beauté est-elle encore celle de la ville en tant que telle, ou est-elle maintenant dispersée en elle, fragmentée, volatilisée en éclats ?
- 2 N'oublions pas que la beauté de la ville, telle que l'entendais Platon et les Grecs, excédait la dimension strictement esthétique de la beauté moderne, et que *polis* désigne davantage une constitution politique qu'une ville (*astu*). La belle ville est une ville où règne entre ses habitants une entente, une *philia*, une fraternité, une amitié¹. Aujourd'hui encore, nous essaierons de le montrer, si beauté de ville il y a, ce ne peut être qu'en un sens profondément politique. La cité idéale est belle – pensons au panneau d'Urbino longtemps attribué à Piero della Francesca –, alors même qu'elle est vide, *mais c'est parce qu'elle attend ses habitants* : une porte y est ouverte. Elle est hospitalière. La beauté de la ville n'est pas celle d'un rêve de pierre. C'est par ce débordement éthique et politique de l'esthétique que la ville n'est pas seulement belle, mais qu'elle peut être *ce qu'il y a de plus beau* : « ... littéralement ce qu'il y a jamais eu de plus beau au monde : une amitié et une cité », écrit Péguy². La beauté des villes, si elle existe et quand elle existe, est superlativement belle. Même si l'utopie a aujourd'hui mauvaise presse, qui pourrait nier que c'est en découvrant certaines villes que le sentiment le plus puissant de la beauté peut naître, même fugitivement, même dans un fragment de ville qui s'offre comme une *utopie partielle réalisée*. Une ville qui ne parviendrait jamais à nous séduire, en nous jetant ne serait-ce

qu'un clin d'œil (pour reprendre une image de Walter Benjamin), serait une ville triste. Comme le monde ou comme un corps animé, une ville doit être belle, sous peine de choquer et de décevoir. Nous attendons d'une ville qu'elle soit belle et pas seulement pratique, fonctionnelle, verte ou « citoyenne » (comme on dit aujourd'hui). Nous n'en demandons pas tant à un caillou, à un outil, ou à l'océan qui a bien souvent paru horrible. En revanche, et ce qui apparaît clairement à l'époque des Lumières et de l'« embellissement », il appartient en propre à la ville de devoir être belle. Si elle ne l'est pas, il faut la rendre telle.

- 3 La belle ville est notre utopie, notre rêve insistant, notre profond désir : « Nous entrerons aux splendides villes »³. Nous y sommes entrés bien des fois et ces rencontres avec elles constituent comme un trésor qui émaille nos existences, et où nous puisons à mille reprises, ne serait-ce que pour donner du lustre à nos conversations. « Ah, ce jour-là, à Venise, Paris, Berlin... » La beauté des villes où nous avons séjourné s'incruste durablement dans nos vies ; et c'est d'ailleurs l'occasion d'un doute, d'un doute général concernant ce thème de « la beauté des villes aujourd'hui » : et si nous ne faisons guère qu'élaborer une philosophie sophistiquée du tourisme ? Celui qui, en ville, adopte l'attitude du spectateur, se retire de la ville et devient, serait-ce à son corps défendant, un touriste ou un esthète.
- 4 Le doute concernant ce motif de la beauté des villes provient de l'appréhension de ne pas être synchrone avec l'explosion de ce que l'on nomme maintenant « nappe urbaine », expression sans doute plus juste que celles de « mégapoles », « métropoles », « métapoles » ou « ville générique ». Comment parler encore de beauté de/dans la ville au moment où la ville se défait, se dilue, se répand, jusqu'à envahir la totalité de l'œcumène ? Nous serions alors semblable à Camillo Sitte, le théoricien viennois des villes, dont se méfiait Le Corbusier, car il représentait pour lui, avec son attachement au pittoresque urbain, « le passé au petit pied »⁴.
- 5 Serait-il possible de concevoir une affirmation de la beauté de/dans la ville – ou de ce qui vient après la ville – qui ne soit pas alourdie par une vaine nostalgie. Nous n'avons pas à nous interdire par principe tout sentiment nostalgique, et, concernant la ville, nous savons, depuis Baudelaire, que cela est impossible⁵. Mais nous devons peut-être nous méfier du « pittoresque urbain », c'est-à-dire de la confection frelatée de « quartier à l'ancienne ». La ville n'est pas un paysage. C'est ce que montre bien Jean-Luc Nancy dans *Trafic/Déclat*⁶. L'expression de « paysage de la grande ville », forgée par Baudelaire, valait pour une époque qui n'avait pas encore appris à regarder la ville avec les mêmes yeux qui contemplaient les beautés naturelles. Et on sait que la contemplation du paysage a aussi son histoire. Franz Hessel⁷ demandait encore, au début du XX^e siècle, aux Berlinoises d'accorder à leur ville un peu de cette attention qu'ils prodiguaient au paysage.
- 6 Mais aujourd'hui, après le surréalisme et le situationnisme, qui sont des mouvements d'arpenteurs de villes, nous avons appris à percevoir d'autres *manières de beauté* et d'autres *matières de beauté* qui ne sont pittoresques en aucune manière. Peut-être sont-elles filmables ? Après la peinture et la photographie, ce serait le cinéma qui serait maintenant à même de capter la beauté de/dans la ville ? Cela est sans doute trop simple, induisant une lecture téléologique et pour ainsi dire « progressiste ». La beauté urbaine, telle que la délivre le cinématographe, est peut-être déjà derrière nous. Elle sera bientôt centenaire. Il faut pourtant se référer à ce grand visionnaire d'une beauté urbaine, sans ombre de nostalgie, qu'était Dziga Vertov avec son *Homme à la caméra* (tourné à Odessa, Kiev et Moscou en 1929). Vertov nous donne à voir que la ville est un mobile et qu'elle

n'est belle que *mobilisée* par le souffle, les pas, les gestes, la vitalité de ses habitants, par la « rythmique de toute une communauté ». Telle est l'expression utilisée par Benjamin dans son portrait de Naples : « ainsi se réalise ici l'architecture, cette pièce la plus significative de la rythmique d'une communauté »⁸. L'architecture poreuse de Naples permet à « son » peuple ou, si on préfère, à une multitude, de mener sa danse, c'est-à-dire d'exister, et c'est là que réside la beauté de/dans Naples. Ville populaire s'il en est, ville de la multitude (« la seule ville d'Afrique, dit une plaisanterie, qui ne possède aucun quartier européen »). La beauté de/dans la ville est ainsi *eurythmie*, empruntons ce terme à l'ancienne théorie architecturale, – rythme heureux, qui procède des gestes d'habitations des citadins, plus que de la symétrie des édifices et des grands axes urbains. Ce qui est beau, c'est cette disposition des corps en mouvement sur le plateau d'une ville qui est aussi escarpée, et prodigue en anfractuosités – cette dispersion qui comporte aussi des nœuds de rassemblement, des *places* qui sont comme des *plages*. Jean-Luc Nancy et Aurélien Barrau évoquent, à propos du monde où nous vivons⁹ : « la dynamique ou la rythmique de ce qui ne se laisse pas compter, qui est à la fois singulier et pluriel, à la fois rassemblé et dispersé, à la fois en contraction et en expansion ». Notre monde, disent-ils, n'est plus un cosmos, et l'architecture de la ville contemporaine n'est pas davantage cosmique. C'est la ville univers ou la ville « multivers ».

- 7 Si beauté de/dans la ville est aujourd'hui donnée à qui sait la voir, ou la prévoir, à une « conscience de l'œil »¹⁰ ou à une oreille attentive au « vent qui soufflera demain »¹¹, elle ne saurait se situer qu'à travers la chorégraphie de multiplicités en mouvements variés, qui se déploient dans ces « nappes urbaines », dans ces *milles milieux* superposés et intriqués¹². Là, ce n'est pas seulement le chaos – et il y a place encore pour un peu d'intelligence, pour un peu d'architecture. Sinon, « que le monde aille à sa perte », comme disait Marguerite Duras...
- 8 On dira que nous sommes bien naïfs et bien trop confiants, en rapportant ainsi, comme à une évidence non questionnée, architecture et intelligence. Cependant, il s'agit bien d'évidence et d'intuition dans ce registre qui ne peut être que sensible. Au milieu de tant de catastrophes urbaines, de ravages, de désastres et de saccages, ici et là surgissent des zones, des pans, des croisements où quelque chose comme de l'harmonie se retrouve – harmonie qui n'est pas seulement de l'ordre de la proportion des lignes, mais qui résulte de l'intensification d'un milieu, d'une proposition *vraie* d'habitabilité. De quelle « vérité » parlons-nous ? De celle qui consiste, pour le praticien de la ville, à ne pas obtempérer immédiatement aux impératifs « urbanistiques » de l'économie, de l'ergonomie et de la communication, de ne rien céder aux exigences d'*urbanité* – terme antique que rien n'autorise à dévaluer. Cela tient souvent à peu de chose, à l'intelligence, oui, d'une inflexion, d'un creux, d'un détour, d'une ouverture, d'un rapprochement ou d'une séparation. Cela peut tenir aussi à beaucoup de choses, à une grande largeur de vue concernant les phénomènes considérés. Car la ville est partout et nulle part, elle est « l'ubiquité d'une absence », comme l'écrit Sartre dans la *Critique de la Raison dialectique*. Ce qui se passe ailleurs importe à ce qui se passe ici.
- 9 Je suis *en ville*, même si je reste enfermé dans ma chambre. La rumeur de la ville, murmure ou boucan, est l'atmosphère où nous baignons (on se souvient du fameux *Stadtluft*)... C'est pourquoi, la beauté de/dans la ville n'appartient pas à un ensemble dénombrable d'entités discrètes, à des pièces privilégiées du puzzle, même si des points singuliers (des « monuments ») sont essentiels à l'urbanité. La beauté de/dans la ville est corpusculaire et ondulatoire, telle la lumière de la physique contemporaine. Elle ne se

laisse donc pas localiser en une forme objective et stable. Elle apparaît ici et là par intermittence, de manière aléatoire et fortuite. On ne peut donc jamais être certain de la retrouver en lieu et place de ses précédentes apparitions. Principe d'incertitude que ne doit pas ignorer celui qui part à la recherche de la beauté de/dans la ville. On aura compris qu'elle n'est pas indiquée dans les guides et que ses mille éclats se répandent au jour le jour au petit bonheur la chance. Mais il ne faut pas confondre le « point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne »¹³ avec un chasseur de papillons. Le citadin contemporain, accablé de diverses manières, n'adopte plus qu'exceptionnellement l'attitude dégagée du flâneur. Quand une beauté se saisit de lui, ou quand il parvient à arracher au passage quelque beauté, c'est par surprise, et fortuitement, en lieu et place inattendus : reflets, flaques, rumeurs, murmures, allures, gestes et positions... Micro-événements sans fastes ni *décorum*. Un seul jour offre par milliers des occasions de cette sorte à qui est simplement disposé à les percevoir¹⁴. Proust : « Celui qui veut entretenir en soi le désir de continuer à vivre et la croyance en quelque chose de plus délicieux que les choses habituelles, doit se promener, car les rues, les avenues, sont pleines de Déesses » (*La Prisonnière*). Une Déesse se signale de diverses manières, mais surtout, comme l'écrit Virgile, « elle se reconnaît à son pas ». La ville donne à voir des gestes, des allures, des démarches. Si la ville est bien « une artiste du vivre ensemble » (Jean-Luc Nancy¹⁵) c'est parce qu'elle parvient parfois à ajuster nos co-existences mobiles en prévenant les dislocations brutales comme les étouffants agglutinements.

- 10 La beauté de/dans la ville est donc à la fois localisable et insituable. Elle a lieu, mais elle n'est pas attachée à un site immuable. Des merveilles urbaines, nous en connaissons heureusement beaucoup, la question est de savoir comment elles tiennent le coup dès lors qu'elles sont habitées (et non pas seulement visitées). Julien Gracq raconte qu'il a éprouvé très longtemps une sorte de dégoût pour les architectures à coupes, dont il perçoit l'origine dans certains édifices de Nantes, et dont il s'est guéri par une expérience ultérieure de l'habitation : « Ainsi le dôme à côtes de melon, ventru et affaissé, de l'église de N.-D. du Bon Port, en exil à deux pas du quai de la Fosse, au bord d'une placette en demi-lune que l'été calcine, m'a inspiré pour bien des années le dégoût des églises à coupole, dégoût dont ni St-Pierre de Rome, ni Sainte-Marie des Fleurs à Florence n'ont pu me délivrer, et dont seul m'a guéri le dôme des Invalides, côtoyé dans mon quartier pendant vingt-cinq ans avec indifférence, et dont un millièmè coup d'œil distrait, un jour, a libéré pour moi en une seconde l'exceptionnelle séduction »¹⁶. Pour que surgissent certaines beautés, il faut le long temps de l'habitation et l'instant favorable, le *kaïros*.
- 11 Mario Praz découvre la Place Stanislas de Nancy, et l'ensemble où elle est prise, avec enthousiasme : « Cette insistante symétrie a quelque chose de gracieux et d'achevé qui vous donne dans ce bref espace pourtant si vaste l'impression d'un monde accompli [...] un ensemble de constructions et d'espaces comme celui de Nancy vous persuade à quel point la vie sur terre peut être désirable ». Cette beauté *dans* la ville, aperçue lors d'une visite, un après-midi d'été, alors que, Mario Praz y insiste, règnent des « conditions de lumières » favorables, après la pluie, cette beauté possède un éclat incomparable. Elle nous persuade que la ville est bien alors l'alliée de notre *conatus* – la ville rend la vie désirable ! La ville nous embellit ! C'est cela la magie de la beauté de/dans la ville : elle rejaillit sur ses habitants. La ville est une cure d'embellissement, une médecine contre l'*aphanisis* (l'extinction du désir). Roland Barthes fait incidemment cette remarque : « Le vieux pouvoir de la véritable architecture, qui est conjointement d'embellir les corps qui marchent, qui dansent, et d'animer les espaces et les édifices »¹⁷. Pourquoi ne pas

reprendre ce vocable ancien d'« embellissement » pour parler d'une beauté contemporaine, d'une beauté naissante, en augmentation, qui se déploie et s'intensifie ? L'embellissement des Lumières qui a donné tant d'ensembles urbains magnifiques, était un ennoblissement des villes, et les places devenaient des autels consacrés à la royauté. Mais elles sont devenues facilement « Place du peuple », « Place de la République » et « Place de la Liberté ». Il a suffi, souvent, d'un changement du toponyme et de la chute d'une statue. Pourquoi alors ne pas suggérer aujourd'hui la possibilité d'un « embellissement démocratique » ? Embellissement et démocratie sont à l'ordre du jour, et non pas seulement « haute qualité environnementale ».

- 12 Peu après sa promenade, Mario Praz recueille ce propos de la bouche d'un habitant de Nancy : « *Non, Nancy n'est pas vivable. Trois places rococo ne font pas une ville. Nancy n'existe pas* »¹⁸. Nous devons donc nous méfier de la fascination pour une beauté trop localisée, celle des « cœurs de villes » aménagés pour les visiteurs de passages, avec leurs morceaux de choix momifiés et glacés. La ville n'a pas de cœur¹⁹, c'est nous qui en avons un, et qui n'est pas synchrone, comme l'a magnifiquement écrit Baudelaire, avec le rythme de sa forme qui change aujourd'hui à toute allure. Voilà pourquoi nous pouvons rester attachés à un quartier qui n'intéresse plus aucun urbaniste délégué au tourisme, à un coin de rue ou à une perspective que nous sommes seuls à apercevoir et à aimer. Libre à nous de préférer, comme Walter Benjamin, ces « petites places intemporelles qui surgissent à l'improviste et auxquelles ne s'attache aucun nom propre, qui, à la différence de la place Vendôme ou de la place de Grève, n'ont pas été planifiées de longues mains, qui ne sont pas placées sous le patronage de l'histoire universelle, et qui ne sont, au contraire, qu'une réunion d'immeubles venus lentement, encore assoupis et en retard, répondre à l'appel du siècle. Sur ces places les arbres ont la parole, et même les plus chétifs donnent une ombre épaisse. Mais, dans la soirée, leurs feuilles tamisent la lumière des becs de gaz comme un verre dépoli de couleur vert foncé, et leur précoce éclat vert, la nuit, donne le signal automatique de l'arrivée du printemps »²⁰.
- 13 La beauté urbaine sera ubiquitaire, ou ne sera pas²¹. La beauté *habite* la ville. L'habitation est son mode d'être de/dans l'espace, car habiter ce n'est pas être enfermé dans un cadre ou un milieu unique, c'est aussi n'être pas *situable*. Si aucune ville n'est *entièrement* belle, il est des villes où rien n'est *particulièrement* beau, et qui sont cependant très belles, ou du moins très sensuelles. Lisons encore Julien Gracq qui écrit à propos de Nantes : « ... en réalité, l'absence de beautés architecturales à saluer m'a rendu la ville tout de suite presque sensuellement plus proche : les endroits que l'on préfère dans un corps qui vous est amical sont sans lien avec les canons de l'esthétique »²². La ville, lieu public par excellence, est donc aussi le lieu d'une expérience privée, incommunicable, et donc éminemment ouverte à la littérature.

NOTES

1. . Voir Giorgio AGAMBEN, *L'Amitié*, Rivages, 2007. Dans ce dense opuscule, Agamben souligne l'importance pour Aristote, d'une *philia* politique qui rend l'existence désirable. Il faudrait aussi se référer aux considérations récentes de Jean-Luc Nancy sur le thème de la fraternité politique.
2. . Charles PÉGUY, *À nos amis, à nos abonnés*.
3. . Arthur RIMBAUD, *Une saison en enfer*, Adieu.
4. . LE CORBUSIER, *Urbanisme*.
5. . Il n'est plus besoin de citer les vers très connus du *Cygne*, qui ont donné son titre à un très beau livre de Julien GRACQ sur Nantes : *La Forme d'une ville*.
6. . Jean-Luc NANCY, *Trafic/Déclat*, Les Carnets du Portique, co-édition Le Portique/La Phocidie, 2010.
7. . Ce nom propre est devenu aujourd'hui mondialement célèbre. Franz HESSEL n'était autre que le père de Stefan Hessel. Il est l'auteur de *Promenades dans Berlin*, préface de Walter Benjamin, Presses Universitaires de Grenoble, 1989.
8. . Ce texte a été publié pour la première fois dans la *Frankfurter Zeitung*, du 19 août 1925, sous la double signature d'Asja Lacis et de Benjamin. (Walter Benjamin et Asja Lacis, « Naples », in *Images de pensée*, trad. J.-F. Poirier et J. Lacoste, Paris, Christian Bourgois, 1998, p. 11-12.)
9. . Aurélien BARRAU et Jean-Luc NANCY, *Dans quel monde vivons-nous ?*, Galilée, 2011.
10. . Richard SENNETT, *La Conscience de l'œil. Urbanisme et société*, Verdier poche.
11. . « Au vent qui soufflera demain, nul ne tend l'oreille », BAUDELAIRE, *Salon de 1845*.
12. . « Mille milieux », Chris YOUNÈS et Benoît GOETZ, *L'Architecture des milieux*, Le Portique – revue de philosophie et de sciences humaines, 2010.
13. . RIMBAUD, « Ville », *Illuminations*.
14. . Michel de CERTEAU a bien su parler de ces événements urbains : « Leur grouillement est un innombrable de singularités » (« Le parler des pas perdus » in *L'Invention du quotidien*). Ces singularités, ajoute de Certeau, ne se localisent pas, ce sont elles qui spatialisent.
15. . Voir Jean-Luc NANCY, « L'art de la ville », in *La Ville au loin*, éd. de la Phocidie, 2010.
16. . Julien GRACQ, *La Forme d'une Ville*, éd. José Corti, 1988, p. 110-111.
17. . Roland BARTHES, « Au Palace ce soir », *Œuvres complètes*, Gallimard, 1995.
18. . Mario PRAZ, *Le Monde que j'ai vu*, Julliard, 1988, p. 317.
19. . Signalons pourtant le magnifique *Ville, j'écoute ton cœur* d'Alberto SAVINIO, Gallimard.
20. . Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Éd. du Cerf, p. 533.
21. . Il est frappant de voir à quel point les noms donnés à la beauté par André Breton conviennent à la beauté urbaine : convulsive, érotique-voilée, explosante-fixe, magique-circonstantielle.
22. . Julien GRACQ, *op. cit.*, p. 111.

RÉSUMÉS

Cet article pose la question de la beauté de la ville aujourd'hui. Est-elle localisable en dehors des monuments et des édifices célèbres que signalent l'histoire de l'art et les guides touristiques ?

Is beauty of/in the city to be found outside of the famous buildings and monuments hailed by art historians and tourist guides?

Was kann man heutzutage eine schöne Stadt nennen? Ist die Schönheit auch anderswo zu finden als bei den in den Reiseführern und in der Kunstgeschichte verzeichneten Monumenten und berühmten Gebäuden?

AUTEUR

BENOÎT GOETZ

Professeur de Philosophie à l'Université Paul Verlaine de Metz. A publié : *La Dislocation – Architecture et Philosophie*, préface de Jean-Luc Nancy, Les Éditions de la passion Verdier, 2001. *L'Indéfinition de l'architecture* (avec Chris Younès et Philippe Madec), Éditions de la Villette, 2010. *Théorie des Maisons, l'habitation, la surprise*, Verdier, 2011.